

## Retour à la bien-aimée *Revoir Julie* de Jeanne Crépeau

Gérard Grugeau

Numéro 95, hiver 1998–1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24308ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1998). Compte rendu de [Retour à la bien-aimée / *Revoir Julie* de Jeanne Crépeau]. *24 images*, (95), 44–44.



© VÉRO BONCOMPAGNI

Jeanne Crépeau: trouver «le doux mystère des notes».  
Juliet (Stéphanie Morgenstern) et Julie (Dominique Leduc).

## RETOUR À LA BIEN-AIMÉE

PAR GÉRARD GRUGEAU

Jeanne Crépeau est une personne déterminée qui n'a jamais cédé sur son désir de cinéma. Dix ans après l'écriture du synopsis (et plusieurs prix, notamment pour *L'usure*, *Gerçure* et *Le film de Justine*), elle réalise et produit elle-même *Revoir Julie*, une des agréables surprises de la rentrée. Dans un dossier que *24 images* avait consacré au jeune cinéma en 1989<sup>1</sup>, Jeanne Crépeau disait alors rêver d'un «cinéma fou, hybride, de toutes catégories confondues (...) de tous genres mêlés (...) de toutes techniques simples réunies». Vaste programme et pari en partie tenu aujourd'hui avec ce premier long métrage à contre-courant, qui laisse la trace d'une voix singulière et atypique dans notre cinématographie. Rares en effet sont les jeunes cinéastes d'ici qui s'aventurent à mettre d'emblée leur sensibilité à l'épreuve d'un va-tout de la fiction axé sur le minimalisme de l'action et la floraison du verbe. *Revoir Julie* est de cette eau-là. Avec ses dialogues littéraires prompts à rendre le son des méandres de l'âme, son regard humoristique décalé qui appelle une certaine forme de poésie, ses respirations internes en harmonie avec les rythmes de la nature (belle idée du hamac), le film soutient l'intérêt, étonne, séduit. Comme un Doillon ou un Rohmer (trop?) candide,

dénué de cruauté et du sens de la mystification.

Juliet a toujours aimé Julie. Quinze ans après leur séparation au sortir de l'adolescence, Juliet (l'anglophone) se décide à revoir Julie (la francophone) pour renouer les fils de leur histoire inachevée. De bavardages en complicités renouvelées, d'élans contrariés en rapprochements, le sentiment amoureux émerge... Devant un tel sujet somme toute assez banal, ce qui importe n'est pas tant *ce* qui va se jouer que le *comment* ça va se jouer. Enjeux de mise en scène donc, autour d'un huis clos campagnard ludique où le cheminement émotionnel des deux personnages féminins donne lieu à une métamorphose du réel qui confère sens, respiration et mouvement au film. Faible budget oblige, Jeanne Crépeau opte avec bonheur pour une esthétique de l'effacement en privilégiant les plans fixes qui travaillent le temps de la mémoire affective. Elle filme au plus près de ses personnages et de ses comédiennes. Et c'est dans ce rapport fusionnel qui s'instaure entre la caméra, les actrices et le texte (souvent juste dans le raffinement de l'écriture), que la cinéaste arrive à creuser la réalité et à attraper «le doux mystère des notes», la vie dans sa complexité féconde. Jeanne Crépeau démontre qu'elle

est porteuse d'un univers personnel où le temps cinématographique et le temps tout court sont encore l'écrin le plus propice à une topographie du sentiment amoureux, avec ses éclats feutrés, ses variations de faible ou de forte amplitude. Et ce n'est pas un hasard si, parallèlement — ou en accord — avec l'histoire de Juliet et Julie, le film se révèle une ode au «rien faire», à la paresse. Car c'est dans cette attente inquiète de la vie — et du miracle du cinéma — que se joue le mystère de la révélation.

Il y a par ailleurs chez Jeanne Crépeau un penchant naturel pour l'humour. Un humour tendre, insolite, qui fait irruption sur la pointe des mots, à la crête des images, et qui semble agir comme une sorte de garde-fou de la pudeur. En toute situation déstabilisante pour les personnages (voir le caméo de Jacques Higelin et les tableaux animés), l'humour libérateur s'installe, entraînant le récit vers un ailleurs chargé de poésie. Celui-ci s'avère cependant moins heureux dans certaines ruptures de ton qui ancrent soudainement le film dans le documentaire, même si la cinéaste semble vouloir induire à travers ces clins d'œil buissonniers, mais maladroits, sur la botanique ou la géologie une vision élargie, cosmique, du monde. Ce faisant, elle perd au passage le souffle de la continuité, sans que le travail sur la «réinvention» du réel s'en trouve véritablement enrichi. On ne saurait pour terminer passer sous silence les talents de Jeanne Crépeau dans la direction d'acteurs. Avec une faille dans le regard, Stéphanie Morgenstern est une Juliet légèrement en retrait, consumée de l'intérieur par les feux d'une flamme trop longtemps contenue. Quant à Dominique Leduc, comédienne au charme pétillant et acidulé, elle navigue avec grâce dans le registre des indécisions du cœur. À elles deux, sous le regard amoureux de Jeanne Crépeau et la photographie chaude de Michel Lamothe, qui capte aussi bien les émotions fugaces que les vibrations de l'espace, elles tirent le désir et le film vers la vie. ■

1. *24 images*, n° 42, printemps 1989, p. 11.

### REVOIR JULIE

Québec 1998. Scé. et ré.: Jeanne Crépeau. Ph.: Michel Lamothe. Mont.: Myriam Poirier. Mus.: Karen Young. Int.: Dominique Leduc, Stéphanie Morgenstern, Muriel Dutil. 90 minutes. 16 mm. Couleur. Prod.: Jeanne Crépeau pour Box Film. Dist.: Film Tonic.